

Du beffroi d'Arras à l'Armée roulante

Je suis né à Arras, le 23 juillet 1775, dans une maison voisine de celle où Robespierre avait vu le jour, et je reçus les prénoms d'Eugène et François. François fut toujours mon prénom usuel. Dès mon enfance, j'annonçai les dispositions les plus turbulentes et les plus perverses. Doué par la nature, d'une force et d'une dextérité étonnantes, je profitais de ces avantages pour rosser, chaque jour, les enfants de mon âge et assommer les chiens et les chats du quartier. On n'entendait que plaintes et reproches de la part des parents de mes camarades et des habitants du voisinage. Les remontrances de mon père, honnête boulanger, ne produisaient aucun effet sur moi. Je m'en riaais comme de celles d'une mère dont j'étais – malheureusement – l'idole. Les salles d'armes où j'allais recevoir des leçons d'escrime avec Poyant, Hidou, Delcroix, Boudou, Basserie, Franchison et autres mauvais sujets du pays, qui m'initiaient à leurs vices, étaient mes seules fréquentations. Mes parents s'aperçurent, un jour, d'un déficit dans le comptoir, que j'exploitais concurremment avec mon frère ¹ et ils eurent soin de n'y plus laisser la clé. Dès lors, profitant de leur absence, je passais une plume de corbeau enduite de glue dans le trou destiné à introduire les monnaies et je retirais ainsi du comptoir le plus de pièces que je pouvais. Ce moyen ne me fournissant pas autant d'argent qu'il m'en fallait pour satisfaire à mes déplorables entraînements, j'eus recours à une fausse clé que Poyant, fils d'un sergent de ville, me fournit et j'en fis usage, jusqu'au moment où je fus pris en flagrant délit.

Réduit par les précautions de mon père à l'impossibilité de m'adjuger une part de la recette, je fis main basse sur le pain, le vin, le sucre, le café, enfin sur toutes les provisions de la maison

1. Maison située rue du Miroir-de-Venise à Arras.

que j'allais vendre à vil prix. C'est ainsi que je me procurai, pendant quelque temps, de quoi figurer dans une taverne où se réunissaient mes dignes camarades. Cette ressource me fut bientôt enlevée. Trahi par la voix de deux poulets vivants que j'avais cachés dans ma culotte et recouverts de mon tablier de mitron, je fus arrêté par ma mère au moment où je me disposais à sortir. Après avoir reçu une juste correction, j'allai me coucher sans souper. Le lendemain, au moment de passer à table, j'enlevai dix couverts en argent et autant de cuillers à café, sur quoi on me prêta cent cinquante francs. Mais au bout de deux jours, il ne me resta pas un sou. J'entrevis le danger qui me menaçait si je continuais de glisser sur cette pente. Tout de suite, je me résolus à retourner à la maison paternelle. Mais l'idée du châtement si mérité me fit frémir et hésiter ... Pas longtemps. Tandis que je réfléchissais sur ma position, deux sergents de ville survinrent. Ils me conduisirent aux *Baudets*, maison où l'on renfermait les vauriens d'Arras et environs ¹. J'y passai dix jours. Le onzième, ma mère, toujours indulgente, me fit remettre en liberté. Mais, de nouveau, de mauvais camarades me ramenèrent à de coupables habitudes.

La vigilance de mes parents ne me permettant pas de continuer mes larcins, j'écoutai les conseils de Poyant qui me suggéra de *voler en gros* ce que je ne pouvais plus obtenir en détail. L'exécution de ce projet fut ajournée à la première occasion. Il ne tarda pas à s'en présenter une, des plus favorables : on la saisit.

Un soir que ma mère était seule à la maison, un des camarades de Poyant se présente devant elle et lui annonce que son fils est sur le point de tout briser dans une maison de débauche, à l'une des extrémités de la ville. L'excellente femme donne dans le piège. Elle se lève, ferme sa boutique et court vers les lieux qu'on lui désigne afin d'empêcher le dégât que son fils y peut faire. Alors, Poyant et moi, profitant de son absence, nous nous introduisons dans la boutique, à l'aide d'une fausse clé, nous forçons le comptoir avec une pince et nous enlevons environ deux mille francs. Nous partageons la somme et je prends la route de Lille, sans m'inquiéter du désespoir où ma faute va plonger mes parents.

1. Cette maison située rue Briquet-Taillandier a été démolie en 1944.

Résolu de m'embarquer pour l'Amérique, de Lille, je me rendis, dans ce but et directement à Dunkerque. Mais pas un bâtiment n'était prêt à mettre à la voile. Je gagnai Calais. Là, ne pouvant obtenir mon passage qu'à un prix trop élevé pour ma bourse, j'allais peut-être renoncer à mon projet, quand on m'assura qu'il en coûtait moins cher à Ostende. Je m'y transportai, mais je ne pus traiter avec aucun capitaine de navire.

Mes fonds baissaient. Un soir, je me promenais, près du port, lorsque je fus abordé par un étranger qui, après m'avoir complimenté sur mon *heureuse physionomie*, promit de me faire obtenir mon passage à peu de frais. Enchanté des politesses de ce *protecteur*, je l'en remerciai et j'acceptai avec reconnaissance un souper qu'il m'offrit chez de fort aimables dames de Blankenberghe. Là, les choses se passèrent au mieux, jusqu'au moment que je m'endormis dans les bras d'une des nymphes de Blankenberghe ... Je m'étais couché dans un bon lit de plume : quel ne fut pas mon étonnement, au réveil, de me retrouver, vêtu à moitié sur un tas de cordages et au milieu d'une forêt de mâts ! Je me lève machinalement, je promène mes regards autour de moi, et, après m'être bien convaincu que je ne suis point abusé par un songe, je commence à concevoir, contre mon prétendu *protecteur*, des soupçons qui se changent en réalité lorsque, après avoir porté mes mains à mes poches, je les trouve vides ... à l'exception de deux écus qui avaient échappé à la rapacité du coquin. Je fus obligé de les donner à l'aubergiste chez qui j'avais déposé mes hardes en arrivant.

Dès lors, il ne fallait plus songer au voyage d'Amérique. Furieux, désespéré de ce contretemps et ne sachant à quoi me résoudre, j'étais sur le point de m'enrôler dans la Marine, en qualité de mousse, lorsque Cotte-Comus, directeur d'une ménagerie ambulante et qui s'intitulait : *Premier physicien de l'Univers*, voulut bien me prendre à son service.

Mes fonctions consistaient à approprier les girandoles et les lampions, à nettoyer les cages des animaux et à balayer la salle. J'en fus bientôt dégoûté. Au bout d'un mois, mes habits étaient tâchés de suif, déchirés par les singes et remplis de vermine. Je me plaignis à Comus qui me mit aussitôt entre les mains de Balmatte,

dit *le Petit Diable*, qui fut chargé de m'apprendre le métier de *sauteur*¹. Après avoir fait de vains efforts pour répondre à l'attente de Comus et de Garnier, son associé, je déclarai que je voulais renoncer aux sauts de carpe, de singe, d'ivrogne, etc. Comus, qui n'était pas doux, me renvoya, à coups de cravache, au nettoyage des lampions. Garnier crut pouvoir tirer un meilleur parti de moi. Voyant mes habits en lambeaux, il me revêtit d'une peau de tigre et me transforma en sauvage des mers du Sud. Mais comme il s'agissait de manger de la viande et de broyer des cailloux sous mes dents en présence du public, je m'y refusai et demandai mon congé. Pour toute réponse, Garnier m'administra quelques soufflets. Irrité de ce traitement, je saisis un des pieux qui servaient à soutenir la baraque ambulante et j'allais assommer mon *patron*, lorsque toute la troupe fondit sur moi et me jeta dans la rue après m'avoir meurtri de coups.

Réduit à la plus affreuse extrémité, j'allai alors trouver un directeur de spectacle de marionnettes, qui s'intitulait : *directeur du théâtre des Variétés amusantes*. J'avais fait sa connaissance, quelques jours auparavant, dans un cabaret de l'endroit. Touché de ma situation, ce bateleur de trente-cinq ans, qui avait pour femme une fort jolie brune de moins de seize ans, me prit à son service. J'étais chargé de tendre au patron les petits acteurs, pendant qu'Élisa (c'était le nom de la jolie brune) faisait *la manche*, c'est-à-dire la quête. Cet emploi était, évidemment, beaucoup plus doux à remplir que ceux que j'avais exercés chez Cotte-Comus. Aussi m'en accommodais-je à merveille. Mais voilà qu'au bout de trois jours, et après mille agaceries, Élisa m'avoue que je suis sa passion. Je ne fus pas ingrat ... Nous étions heureux, nous ne nous quittons plus. Au logis, nous ne faisons que rire, jouer, plaisanter : le mari d'Élisa prenait tout cela pour des enfantillages. Mais Élisa s'abandonnait à moi sans réserve et un dimanche, pendant que nous nous livrions aux plus tendres épanchements sous le *théâtre* entouré de nombreux spectateurs, le directeur demande un de ses personnages pour achever la parade. Occupé de tout autre chose, je n'entendis pas. Il dut se déranger et surprit ainsi sa femme

1. Acrobate.

dans mes bras. Furieux, il se jeta sur elle et lui creva un œil avec un crochet destiné à suspendre un de ses acteurs. Élixa voulut se défendre, la baraque fut renversée et les spectateurs qui n'étaient point préparés à ce dénouement, rirent de bon cœur aux dépens de l'époux.

Pour moi, je pris le parti de m'éloigner au plus vite du lieu de la scène. Mais je ne savais plus où donner de la tête. Je pris le parti de retourner chez mes parents. Restait à trouver les moyens de vivre et de faire la route jusqu'à Arras. C'est alors qu'un charlatan – que j'avais pris pour un marchand colporteur et qui allait débiter ses élixirs à Lille – m'offrit une nouvelle condition. J'acceptai, mais comme il s'agissait de faire le pitre, je fus bientôt dégoûté. J'accompagnai ce charlatan jusqu'à Lille où je me déterminai à gagner promptement Arras, dans l'espoir que mon père ne me tiendrait pas rancune, quelque graves que fussent mes torts.

Arrivé sous les murs d'Arras, j'éprouvai ce sentiment si naturel à l'homme qui revoit son pays après une absence, quelque courte qu'elle soit. Mais ce sentiment si délicieux fut tout de suite empoisonné par l'idée de la réception qu'allaient me faire mes parents. Mes craintes étaient si fortes qu'il fut question, dans mon esprit, pendant un instant, de rétrograder. Toutefois, l'aiguillon de la faim, le dénuement absolu où je me trouvais, finirent par l'emporter et je courus à la maison paternelle. Le ciel voulut que ma mère s'y trouvât seule. Nouvel enfant prodigue, je me précipitai à ses genoux, je l'implorai et j'obtins aisément mon pardon, car *un chef-d'œuvre d'amour est le cœur d'une mère !*

Mais ce pardon, sur lequel je comptais, était loin de détruire mes inquiétudes. C'était celui de mon père qu'il me fallait. Heureusement, un aumônier du régiment d'Anjou, ami de la famille, parvint à le fléchir et j'en fus quitte pour des remontrances qui ne me corrigèrent pas encore.

Mes aventures avaient fait du bruit dans la ville. Chacun voulait en entendre le récit de ma bouche. Mais personne, à l'exception d'une actrice de la troupe qui résidait à Arras, ne s'y intéressa davantage que deux modistes de la rue des Trois-Visages. Je leur

faisais de fréquentes visites. Toutefois, la comédienne eut rapidement le privilège de mes assiduités et je fis un voyage impromptu à Lille avec ma conquête, son mari et sa fort jolie femme de chambre, moi-même déguisé en jeune fille et passant pour la sœur de cette femme de chambre. Trois semaines plus tard, j'étais de retour à Arras. Mon père n'avait pas ignoré mon voyage à Lille où j'étais censé devoir rencontrer mon frère Guislain. Mais dès mon retour, je déclarai à mon père que je voulais devenir militaire et m'enrôler au régiment de Bourbon. Il donna son consentement. Le lendemain, j'étais revêtu de l'uniforme du corps.

Là, mon caractère turbulent – on me surnommait : *Sans-gêne* – me suscita bientôt plusieurs duels avec mes camarades. Au bout de six mois, j'avais mis quinze fois le sabre à la main et envoyé plusieurs hommes dans l'autre monde où à l'hôpital. Du reste, je jouissais de tout le bonheur que comporte la vie de garnison : mes gardes étaient toujours montées aux dépens de quelques bons marchands dont les filles se cotisaient pour me procurer des loisirs. Ma mère ajoutait à ces libéralités et mon père me faisait une haute paye.

Avec mon régiment, j'assistai à la déroute de Marquain, qui se termina à Lille, par le massacre du brave et infortuné général Dillon. Après cet événement, nous fûmes dirigés sur le camp de Maulde, et, successivement sur celui de la Lune. Je pris part à la bataille qui eut lieu entre les Prussiens et l'*armée infernale*, commandée par Kellermann et dont je faisais partie¹. Nommé caporal de grenadiers (sur le champ de bataille), j'eus une querelle avec un sergent-major le jour même que j'arrosais mes galons. Une *partie d'honneur* que je proposai fut acceptée, mais une fois sur le terrain, mon adversaire refusa de se battre. Je voulus l'y contraindre en recourant aux voies de fait. Il alla se plaindre. Les lois militaires punissaient de la peine de mort les voies de fait. J'allais être traduit devant un conseil de guerre ... Pour éviter le châtement, je désertai avec mon témoin qui ne courait pas moins de dangers que moi. Mon camarade, en veste, bonnet de police et dans l'attitude d'un soldat en punition, marchait devant moi,

1. Bataille de Valmy (20 septembre 1792).

qui avais conservé mon bonnet à poil, mon sac et mon fusil, à l'extrémité duquel était en évidence un large paquet cacheté de cire rouge et portant pour suscription : “ *Au citoyen commandant de place à Vitry-le-François.* ” C'était là notre passeport : il nous fit arriver sans encombre à Vitry où un juif nous procura des habits bourgeois. À cette époque, les murs de chaque ville étaient couverts de placards, dans lesquels on conviait tous les Français à voler à la défense de la patrie. Dans de telles conjonctures, on enrôle les premiers venus : un maréchal des logis du onzième régiment de chasseurs reçut notre engagement. On nous délivra des feuilles de route et nous partîmes aussitôt pour Philippeville où était le dépôt.

Nous nous mîmes en route sans beaucoup d'argent, mais une bonne aubaine nous attendait à Chalons. Nous y rencontrâmes, dans une auberge, un soldat du régiment de Beaujolais, avec lequel nous eûmes bientôt fait connaissance. Celui-ci, après avoir vidé quelques verres de vin, nous confia qu'il avait trouvé, auprès de Château-l'Abbaye, un portefeuille qu'il nous montra. Il était rempli d'assignats. « Camarades, nous dit-il, je ne sais pas lire, mais si vous voulez m'indiquer ce que ces papiers valent, je vous en donnerai votre part. » Profitant de sa bonhomie, nous nous adjugeâmes les neuf dixièmes de la somme, tout en ne retenant qu'une faible partie des assignats. Notre voyage s'acheva le plus gaiement du monde.

En peu de jours, nous fûmes assez forts sur l'équitation pour être dirigés sur des escadrons de guerre. Nous y étions arrivés depuis deux jours, lorsque eut lieu la bataille de Jemmapes ¹.

Ma conduite m'avait valu la bienveillance de mes chefs, quand mon capitaine vint m'annoncer que, signalé comme déserteur, j'allais être arrêté. Pour échapper à la mort, je passai aux Autrichiens. Admis dans les cuirassiers de Kinski, je pris le parti de donner des leçons d'escrime aux officiers de ce corps. Je fis d'abord d'excellentes affaires, mais par suite d'un démêlé avec un brigadier, je fus condamné à recevoir, à la parade, vingt coups de *Schlague*. Furieux de cette correction, je quittai les cuirassiers de Kinski et suivis,

1. Vidocq avait dix-sept ans.

en qualité de domestique, un lieutenant qui se rendait au corps d'armée de Schroeder. Arrivé près du Quesnoy, j'abandonnai cet officier et j'allais, à Landrecies, me présenter comme un Belge désertant les drapeaux autrichiens. Je fus reçu au quatorzième léger. Ce régiment faisait partie de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il était en marche pour Aix-la-Chapelle. En arrivant à Rocroi, j'y trouvai le onzième chasseurs. J'appris qu'une amnistie me mettait à l'abri de tout danger. Et bientôt, par les soins et démarches de mon ancien capitaine, j'étais réintégré dans ce régiment.

J'avais alors dix-sept ans, une figure passable et des formes athlétiques. La gouvernante d'un vieux garçon, Manon, qui n'avait pas tout à fait trente ans, me trouva fort à son gré. Il s'établit entre nous des relations intimes. Manon m'aimait beaucoup et, en échange de ma tendresse, elle me faisait, chaque jour, des présents. J'étais déjà possesseur d'une jolie montre et de plusieurs bijoux – gages du sentiment que je lui inspirais – et j'en faisais parade quand j'appris que la belle venait d'être traduite devant un tribunal sous le poids d'une accusation de vol domestique, et qu'en avouant son crime, elle me désignait comme son complice. Sur cette déclaration, je fus arrêté. Mais je fus assez heureux pour prouver mon innocence et Manon, confondue, se rétracta. Je fus élargi de la maison d'arrêt de Stenay où j'avais été enfermé. Mon capitaine, qui ne m'avait jamais cru coupable, fut très content de me revoir, mais mes camarades ne voulurent pas me pardonner d'avoir été soupçonnés. En butte à des allusions et à leurs propos, je n'eus pas moins de dix duels en six jours, jusqu'à ce qu'une blessure m'eût envoyé à l'hôpital. Après y avoir passé un mois, je rentrai au corps. Mais mes camarades ayant recommencé leurs agressions, on me délivra un congé de six semaines que j'allai passer à Arras où mon père – protégé par le général Souham – venait d'être proposé à la surveillance du pain pendant la disette qui régnait alors. À l'expiration de mon congé, je rejoignis mon corps, mais perdant tout espoir d'amener mes camarades à une réconciliation, je me décidai à entrer dans la *légion germanique*, avec le grade de maréchal des logis qui m'était offert par un des principaux chefs, natif d'Arras. Le lendemain, j'étais en route.

Table des matières

—

Première partie — Au temps des guillotines

- 1 — Du beffroi d'Arras à l'Armée roulante 9
- 2 — Des Tziganes aux galères 28
- 3 — Du bagne de Brest au bagne de Toulon. 50

Deuxième partie — La revanche

- 4 — Des chevaliers du Soleil aux corsaires de Boulogne 79
- 5 — Des Olympiens aux chevaliers d'industrie 97
- 6 — De la marmite de fossé aux étrennes du préfet 109
- 7 — Du prince des voleurs à Manon la Blonde 128

Troisième partie — Le général

- 8 — Du marquis de Chambreuil au comte de Sainte-Hélène . . . 147
- 9 — Des mouchards mâles aux mouchards femelles 161
- 10 — Des diamants de Sénard à Christian le Tzigane 187
- 11 — Des assassins de Fontaine aux agresseurs de diligences . . . 205
- 12 — De la malle de la duchesse de Berry au duc de Modène . . . 223